

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE  
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours

Rédaction, Administration : 1824 Caux

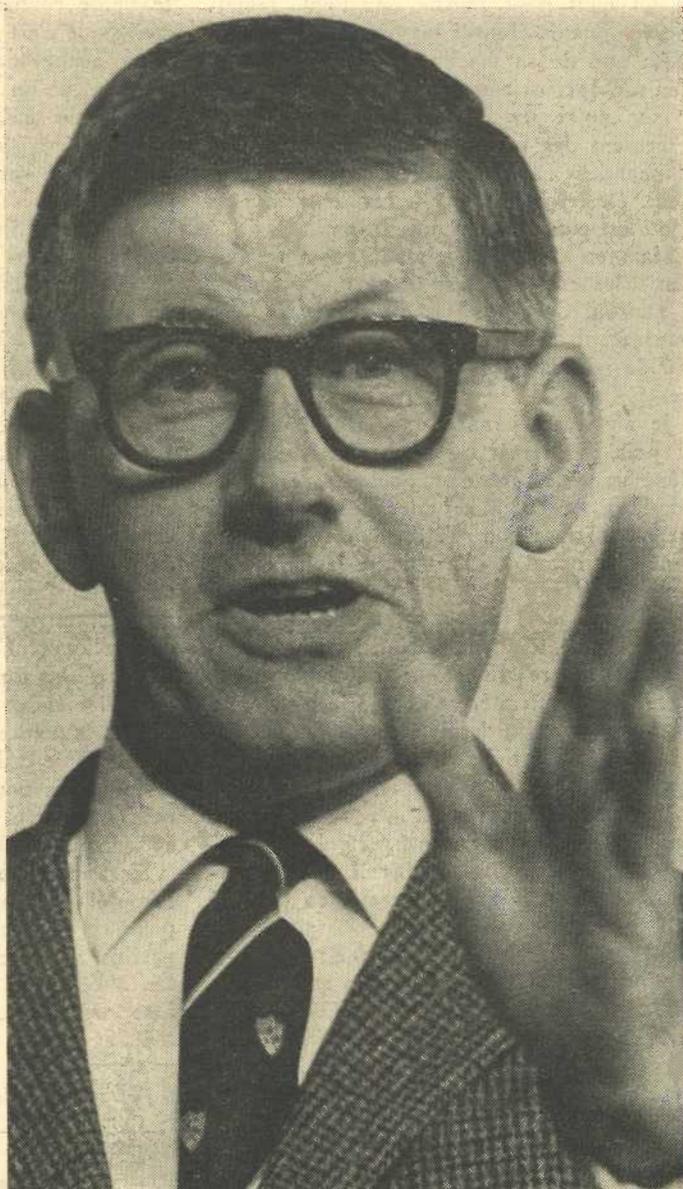
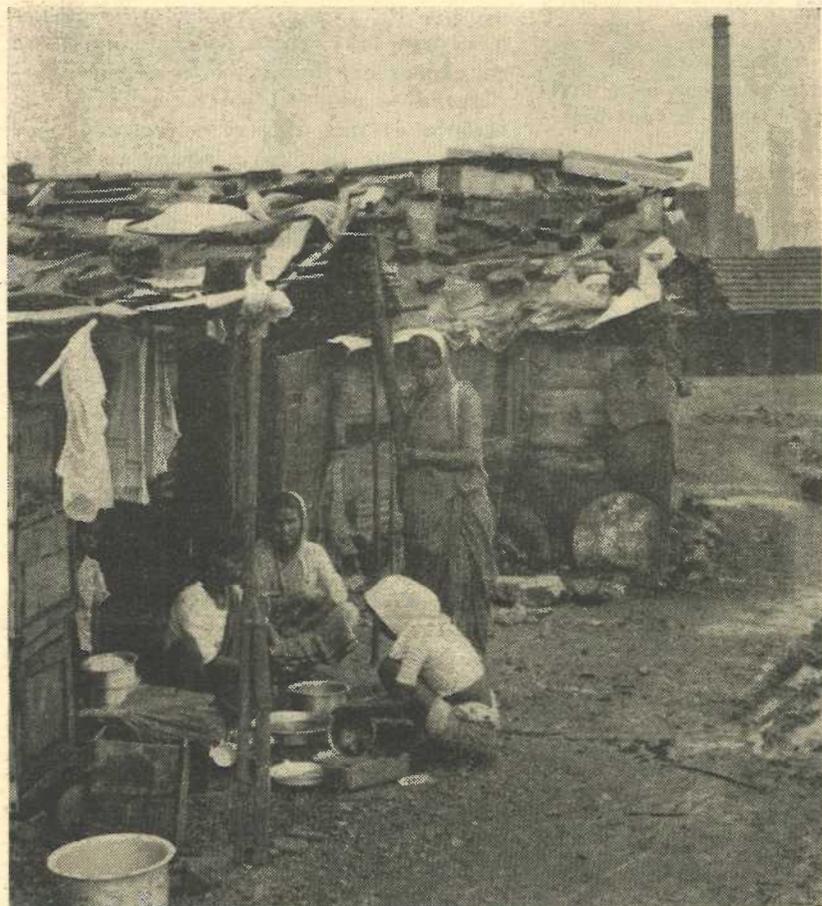
Tél. (021) 61 42 41. Chèques postaux 10-25 366

Fr. 0.60

11 octobre 1968

3<sup>e</sup> année

N° 20



*Syndicalistes :*

où s'arrête  
notre

**RESPONSABILITÉ ?**

M. Leslie Dennison, président du Syndicat des ouvriers du bâtiment de Coventry qui vient de rentrer d'Inde, affirme : « Si je bâtis des maisons, ce n'est plus uniquement parce que c'est mon métier mais parce que des gens ont besoin de logements. Nous voulons voir notre pays équipé dans ce domaine. Mais ce qui me travaille vraiment c'est qu'en Inde 75 millions de gens vivent pratiquement dans la rue. Chaque jour, 1000 personnes de plus arrivent à Bombay et n'ont aucun endroit où loger. En tant qu'ouvrier du bâtiment, c'est ma responsabilité que ces gens aient un toit. »

*Est-ce notre affaire, Mesdames?*

## Au rythme des roues

Parfois, au passage du train, ou bien en gare, nous apercevons le visage de l'inconnu que nous est le mécanicien. Sans même y réfléchir nous lui faisons confiance et grimpons allégrement dans notre wagon. Cela va de soi qu'il n'est jamais impatient, jamais énervé, jamais étourdi ou préoccupé d'autre chose que de sa machine, jamais pompette bien sûr. Inconsciemment nous voilà en avance sur notre temps, nous abandonnant au bercement des roues comme si elles étaient commandées automatiquement, mécaniquement, électroniquement — car le train sans pilote est pour demain, me dit-on.

Mais, en attendant, il est là notre mécanicien. Plus est, il a sans doute une épouse à la maison. Cela ne vous dit rien? Non. Et pourtant, il n'est pas impossible que la sécurité de nos voyages dépende d'elle en somme.

Je n'y avais jamais songé moi non plus. Et puis j'ai rencontré l'une d'elles. Si j'ai glané dans cet entretien quelques précisions sur l'art de conduire une locomotive, j'ai surtout l'impression d'être tombée sur une mine d'or quant à « l'art d'être la femme de son mari »!

En fait, nous n'avions aucune intention d'aborder de tels sujets. Nous parlions simplement de sa fille, qui est laborantine. C'était même si intéressant que je n'en piperais pas mot et garderais le tout dans ma besace pour un article prochain — si ce n'est deux!

Là-dessus, elle m'a raconté comment son mari s'occupait des enfants malgré les difficultés de son horaire de travail. Quelle partie de plaisir il y avait de temps en temps à la cuisine lorsqu'elle-même se faisait mettre à la porte à l'heure de la vaisselle; et celle-ci se prolongeait à l'extrême tandis qu'il racontait des romans fleuves à ses aides-plongeurs ravis. Il ne permettait pas à son travail de l'éloigner d'eux, même si cela voulait dire se lever à 6 h. 30 pour le petit déjeuner familial

alors qu'il s'était couché à 2 ou 3 heures du matin.

J'en sais qui diront avec l'accent un peu acerbe que donne la déception de soi: elle a bien de la chance d'avoir un mari pareil! Je ne le connais pas, mais je suis prête à croire que c'est vrai.

En même temps, reconnaissons que nous avons aussi un peu le mari que nous méritons — ou que nous voulons si vous préférez. On n'est pas sans vivre à ses côtés année après année sans exercer quelque influence, pas vrai?

Le mari toujours accroché aux jupes de sa femme et celui qui n'est jamais là pour les questions domestiques sont sans doute le produit d'une même attitude en nous: une conception de la vie de famille étriquée et centrée sur *nous-même*<sup>1</sup>.

Non, dans cette famille-là, on sentait qu'il y avait une orientation vers le large, proposée à chacun. Les excuses des circonstances, ils auraient pourtant pu les invoquer. Conduire des locomotives depuis vingt-sept ans, cela représente en effet un certain nombre de nuits et de dimanches sur les rails — et un certain nombre de repas à des heures hétéroclites. Dans ma naïveté, je m'imaginais qu'il y avait une routine à laquelle il fallait se faire. Pas du tout. Si aujourd'hui il fonce aux commandes d'un express illuminé, demain ce sera le petit tortillard sympathique ou bien le prosaïque train de marchandises. Le cycle, ai-je appris pour ma gouverne, est de dix-neuf jours afin justement d'éviter toute accoutumance.

Sa femme doit donc avoir une copie de l'emploi du temps affichée dans sa cuisine pour savoir chaque jour où elle en est. Et parfois, si les enfants ont des heures d'écoles différentes, elle a trois repas de suite à servir. « Mais, précise-t-elle tout naturelle-

<sup>1</sup> Façon polie de dire moi-même!

ment, je m'arrange pour qu'il y ait quelque chose de frais pour chacun. Je ne voudrais pas les mettre au régime du réchauffé!»

Eh bien! si le « pas de réchauffé », avec la dépense de soi-même que cela représente, m'a donné un coup au cœur, le fin mot de l'histoire, c'est la suite qui me l'a révélé.

« J'avais un oncle mécanicien de chemin de fer, continue-t-elle. Je n'ai jamais oublié ce qu'il nous disait: « Les mécaniciens » ont besoin d'une femme qui leur permette » de partir de la maison le cœur libre. » C'était bien avant que je sache qu'un jour j'en serais une moi aussi, mais maintenant je comprends. Je suis responsable de ce qu'est mon mari en dehors de la maison, et de ce qui peut lui arriver aux commandes de sa machine s'il a l'esprit encombré de problèmes conjugaux! Si jamais il reste une ombre entre nous une fois la porte refermée derrière lui — peut-être parce que j'étais trop occupée de mes affaires ou butée ou que sais-je — je ne puis qu'espérer qu'il téléphone de la gare afin que nous puissions remettre les choses en ordre. Et je dois dire qu'il l'a toujours fait!»

Avec toutes les ombres qui rôdent de par chez nous, qu'elles s'appellent peur, supériorité, haine, ou simplement tout ce qui n'est pas dit, il y aurait de l'emploi pour quelques-uns de ces appels téléphoniques... Peut-être avons-nous besoin de ramoneurs de gorge pour que le mot pardon sorte plus couramment, en politique comme en famille! Ou bien serait-ce plutôt d'un changement d'aiguillage dans nos responsabilités et nos objectifs? Qu'en dites-vous, M. le mécanicien?

JACQUELINE

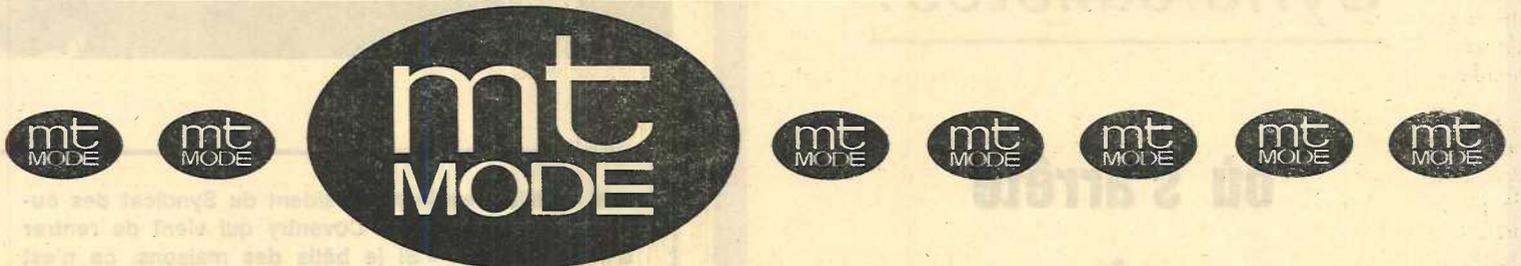
### La recette de la quinzaine

#### Fenouils à la provençale

Faites revenir à l'huile d'olive un oignon et trois gousses d'ail hachés.

Ajoutez, par personne, un fenouil coupé en quatre, puis une belle tomate pelée et coupée. A défaut, remplacez cette dernière par 2 décilitres de concentré de tomate.

Assaisonnez et laissez mijoter 30 à 40 minutes.



*Le spécialiste  
du vêtement féminin*

**la maison du tricot sa**

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

chaux-de-fonds

bâle

# D'Olympie à Mexico

L'IMPORTANT, AUX Jeux olympiques, n'est pas d'y vaincre, mais d'y prendre part, car l'essentiel dans la vie, n'est pas tant de conquérir que de lutter.» Cette phrase, c'est le baron Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux olympiques, qui l'a naguère prononcée. Elle évoque bien l'esprit dans lequel devraient se dérouler ces joutes sportives, celles-là même qui vont dès samedi passionner le monde entier.

A l'origine, en 776 avant Jésus-Christ, les Jeux avaient lieu tous les quatre ans dans la cité d'Olympie, dans la partie occidentale du Péloponèse. La manifestation, qui durait cinq jours, était tout à la fois une cérémonie religieuse à la gloire de Zeus et l'occasion de réaliser des performances individuelles. Durant l'année olympique, nous apprennent les archéologues et les historiens, les guerres étaient suspendues pour permettre la sélection des athlètes. Ceux-ci étaient alors soumis à un entraînement physique et spirituel de dix mois. On ajoute qu'aucune femme n'était admise à Olympie pendant le déroulement des Jeux, afin de ne pas distraire ou troubler les participants !

Ces jeux furent supprimés en 394 de notre ère par l'empereur chrétien Théodose qui y voyait une survivance du paganisme qu'il voulait abolir. Il fallut la découverte, en 1875, par les Allemands de l'antique stade d'Olympie et l'enthousiasme du Français de Coubertin pour les ressusciter. « Pourquoi la France ne serait-elle pas destinée à en faire revivre l'antique splendeur ? » s'exclama-t-il à Paris en 1892. On sait le reste, l'énergie que ce grand Français consacra à l'idéal olympique, l'émulation extraordinaire entre les athlètes du monde entier qui s'ensuivit, faisant battre le cœur des foules aux joutes qui se livrent sur les pistes cendrées.

Il y a quelque chose de remarquable et d'émouvant dans l'effort fourni par les athlètes. Tous ceux qui ont admiré le film sur les Jeux olympiques de Tokyo ont été bouleversés par la vision de la souffrance que provoque l'effort surhumain de celui qui veut vaincre. Il est certain que le monde a beaucoup à apprendre d'un tel engagement, d'une telle discipline aussi, qui obligent les athlètes à se préparer pendant des mois, voire des années à la course qu'ils disputeront. Semblable engagement et semblable discipline sont nécessaires pour résoudre les problèmes du monde.

Toutefois, ce serait rendre un bien mauvais service à l'humanité que de tomber dans le culte du muscle et du dixième de seconde. Ce qui vient de se passer au Mexique prouve abondamment combien l'idéal olympique est limité. Les Mexicains ont mis toute leur ardeur à la préparation des Jeux et de l'opération prestige qui devait rejaillir sur leur pays. Ont-ils mis autant d'ardeur à équiper leur pays pour faire face aux tâches du XX<sup>e</sup> siècle ?

La question est posée aux Mexicains, mais elle est également posée à tous ceux qui vont être rivés devant leur appareil de télévision ces quinze prochains jours.

## A l'heure de la rentrée, le Réarmement moral engage une action importante à Paris

La rentrée universitaire à Paris, qui a suscité tant d'appréhension, va coïncider avec une action visant à lancer certaines idées fondamentales dans le public français.

En effet, si les événements de mai dernier ont provoqué des remous profonds en France et dans le monde, ils n'ont pas produit, au-delà du refus de l'ordre établi, de conceptions vraiment nouvelles pour la vie en société.

Pour remédier à cette carence, une troupe internationale va exprimer par le théâtre les idées qu'elle aimerait voir la France vivre et transmettre au monde.

Ainsi, à partir du 10 octobre et jusqu'au 17 novembre, deux productions théâtrales alterneront au Théâtre des Arts, dans le IX<sup>e</sup> arrondissement : la revue européenne « Il est permis de se pencher au-dehors » avec une

troupe recrutée dans dix-neuf pays, et la comédie musicale de Jean-Jacques Odier « Pitié pour Clémentine », dans une mise en scène complètement renouvelée par Michel Tureau, avec le concours de jeunes acteurs professionnels parisiens.

En parallèle, pendant les fins de semaines, des conférences permettront aux Français de divers secteurs — industrie, éducation, etc. — de rencontrer des personnes de leur pays et d'ailleurs qui ont mis ces idées à l'épreuve dans la vie courante.

Le week-end du 19-20 octobre sera organisé par « Présence des Femmes » ; celui du 2 au 3 novembre sera consacré aux « Provinces françaises ». Les 9 et 10 novembre aura lieu une rencontre d'enseignants, les 16 et 17 novembre une nouvelle conférence industrielle.

## Week-end suisse à Paris

organisé par la Tribune de Caux

26 - 27 octobre 1968

### Samedi

Départ de Lausanne : 8 h. 12.

Arrivée Paris, gare de Lyon : 13 h. 53.

Dans l'après-midi : visite de Paris et réception à laquelle participeront des Suisses de Paris et des Français engagés dans l'action du Réarmement moral.

Dîner : 19 h. 30.

Représentation au Théâtre des Arts :

### *Pitié pour Clémentine*

21 heures.

Logement et petit déjeuner à l'hôtel ou dans des familles.

### Dimanche

Déjeuner : 13 heures.

Représentation au Théâtre des Arts :

### *Il est permis de se pencher au-dehors*

15 heures.

Départ de la gare de Lyon : 18 h. 22.

Arrivée à Lausanne : 23 h. 11.

(Le programme détaillé sera communiqué à tous les participants.)

Prix tout compris : Fr. 145.—.

## Bulletin d'inscription

à renvoyer à la Rédaction de la « Tribune de Caux », 1824 Caux, avant le 23 octobre.

Nom et prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

s'inscrit pour le voyage à Paris des 26 et 27 octobre et paiera le montant de Fr. \_\_\_\_\_ pour \_\_\_\_\_ personnes au CCP Tribune de Caux, 10 - 25 366 Lausanne.

Signature : \_\_\_\_\_

## En réglant le prix des matières premières, nous pouvons faire la différence entre la vie et la mort pour des millions de gens, affirme un patron français

*Lors de la rencontre industrielle de Caux le mois dernier, plusieurs chefs d'entreprises ont souligné l'importance de susciter en Europe un sentiment de responsabilité vis-à-vis des pays du tiers monde, notamment dans le domaine des échanges*

*commerciaux et, surtout, de l'achat des matières premières. Très frappante à cet égard fut l'intervention de M. Robert Carmichael, industriel français, qui a été pendant plusieurs années président du Syndicat patronal du jute.*

En entendant parler de mes amis syndicalistes de Calcutta, j'ai été reporté à plusieurs années en arrière, au début de l'action que nous avons menée au Pakistan et en Inde. C'était en 1951, lors de mon premier voyage dans ce dernier pays. Je me souviens, comme si c'était hier, de ma visite à Calcutta. En fait, ce fut un tournant dans ma vie lorsque je réalisai la terrible misère qui régnait là-bas. Ce matin-là, sortant de mon hôtel, je dus enjamber le corps d'un homme mort pendant la nuit.

Il ne faut plus que des hommes comme celui-ci meurent de faim. C'est la responsabilité de notre industrie qui achète le jute de ces pays de résoudre les problèmes du jute et de payer un juste prix aux paysans du Bengale qui le produisent.

Ceci se passait en 1951. Trois années plus tard, nous avons créé l'Association européenne des industries du jute, car la première chose à faire était de créer l'unité des industriels européens concernés par ce problème. Dans les objectifs définis lors de la création de cette association nous avons inscrit notamment : accorder un juste prix aux agriculteurs-producteurs au Pakistan et en Inde ; payer un prix normal aux intermédiaires qui feraient un travail utile ; construire une industrie prospère aussi bien en Inde, qu'au Pakistan et en Europe ; enfin, sortir un produit de qualité à des prix satisfaisants pour répondre aux besoins des consommateurs. Le jute, servant à l'emballage, est en effet l'un des éléments essentiels permettant le transport des marchandises au travers du monde.

Il nous a fallu cinq ans pour mettre en application ces principes. Cela ne fut facile ni pour les uns, ni pour les autres. Je ne peux pas entrer dans les détails, mais il est évident que nous nous heurtions à plusieurs problèmes importants à la fois : celui de notre propre identité de vues et d'objectifs entre Européens d'abord, et puis à la question de l'Inde et du Pakistan, principaux pays producteurs, que séparent de graves divergences politiques.

Sur ces derniers points, nous avons mené des vraies batailles. Ce n'était pas facile d'a-

mener Européens, Indiens et Pakistanais à se rencontrer pour parler honnêtement et en toute franchise, loin de toute arrière-pensée de spéculation ou de recherche de profits immédiats.

A ce moment-là, nous fîmes intervenir la FAO. Nous eûmes la chance d'y trouver des hommes convaincus qui, avec nous, menèrent jour après jour la lutte indispensable pour transformer les mobiles des hommes. C'est ainsi que nous parvînmes, non sans peine, à ce que tous les gouvernements intéressés signent un accord de principe sur le but que nous visions, c'est-à-dire la stabilisation de la matière première.

S'il est relativement facile de signer un accord, il est souvent beaucoup plus difficile de le mettre en application. Nous avions donc décidé de renoncer à un accord formel, puisque tous ces accords conduisaient à des échecs. Nous avons simplement signé un accord de principe (gentlemen's agreement) qui ne serait appliqué que grâce à la bonne volonté des gens qui y participeraient. C'est évidemment beaucoup plus difficile, car cela nécessite un certain changement d'attitude des

hommes. Nous avons connu des hauts et des bas, des incidents de parcours, mais, depuis un an maintenant, l'accord est de nouveau en route. Il s'agit d'accords annuels qui doivent être repensés et discutés périodiquement, en mettant chaque fois aussi l'accent sur les mobiles des hommes qui doivent constamment être redirigés vers les tâches communes que nous devons accomplir dans le monde.

Sans doute est-il difficile pour vous de vous rendre compte de ce qu'un tel accord signifie pour des pays comme l'Inde et le Pakistan. Mais, ce sont des milliers de familles qui sont en cause. Pour eux, d'avoir trois poignées de riz au lieu d'une, c'est la différence entre la vie et la mort. Et, pour cela, le problème de la stabilisation des prix des matières premières est un élément essentiel.

Ces accords sur le jute auront des répercussions importantes. Le directeur de la FAO me disait récemment qu'ils avaient déjà servi de modèles pour d'autres produits, notamment pour les fibres de sisal. Selon lui, pour les problèmes posés par le sucre — un autre problème mondial actuellement en discussion à nouveau à Genève — il faudrait pouvoir poser la base d'un accord du même genre.

Pour moi, un point me semble primordial : on ne résoudra jamais des problèmes de cette nature sans mener une lutte pour le changement d'attitude, d'état d'esprit et de vie des hommes. Ceux qui ont eu le courage de s'engager, comme moi, à appliquer le Réarmement moral le savent.

## Des syndicalistes européens face à un «gherao»

*Au cours des derniers mois, de nombreux syndicalistes se sont rendus en Inde pour appuyer l'action de Rajmohan Gandhi. M. Leslie Dennison, président du syndicat des ouvriers du bâtiment de Coventry, retrace ici ce qui s'est passé lorsque lui et ses collègues sont entrés en contact avec les dirigeants d'une grande usine de Calcutta.*

IL règne à Calcutta une atmosphère de révolution où je me sens à l'aise ! Et pourtant, ce que j'y ai vu m'a profondément remué. Peu de gens savent ce qu'est un *gherao*. On emploie ce terme lorsque des ouvriers d'une entreprise séquestrent leurs patrons là où ils se trouvent, que ce soit dans leur bureau, à l'atelier, voire dans la cour de l'usine. J'ai même entendu parler d'un patron

qui était resté six jours, sans boire, dans une chaleur torride, avant qu'il ne cède aux revendications de ses ouvriers. C'est le but des *gheraos*.

Durant les derniers dix-huit mois, il y a eu en Inde 400 *gheraos*. Mais comme conséquence plus de deux cents usines ont dû fermer leurs portes, ce qui a causé le licenciement ou la mise en chômage forcé de plus de 250 000 ouvriers.

A peine vingt-quatre heures après notre arrivée à Calcutta, un syndicaliste influent vint nous demander notre aide.

A la suite d'un *gherao*, les 9000 ouvriers d'une entreprise avaient été mis au lock-out huit mois auparavant et étaient depuis ce jour sans travail. Vous pouvez imaginer quelle amertume et quelle haine s'étaient

Les fruits de qualité  
Les légumes toujours frais  
s'achètent chez

**PITTELOUP**  
CLARENS

Tél. 61 41 41 / 42 / 43

Pneus de toutes marques

TEL.  
(021) 51 95 86



**Jean Dunkel**

Installations électriques

rue du Pont 27  
Tél. 61 40 39  
Montreux

accumulées chez ces hommes et leurs familles, et le tragique d'une telle situation. Vous pouvez imaginer aussi tout ce que cela soulevait en moi.

Nous avons parlé pendant deux heures avec ce syndicaliste. Il nous fit lire les conditions d'accord proposées par la direction pour la reprise du travail. « Inacceptables », nous dit-il. Il y avait de nombreux points de ce texte avec lesquels nous étions en désaccord, mais j'ai répondu à cet homme : « Dépassons nos sentiments, écoutons une autre voix en nous-mêmes. »

Après un instant de silence, il dit : « Eh bien ! Je me sens au bout du rouleau. Il n'y a qu'un miracle qui puisse sauver la situation ». Notre pensée à nous était qu'il fallait d'abord ramener les hommes au travail — à cause de leurs familles — ensuite se mettre à combler le profond fossé qui s'était creusé entre la direction et les ouvriers.

Au même moment, nous avons eu la chance d'être en contact avec un banquier hollandais qui put nous obtenir une entrevue avec le directeur général de l'affaire.

La rencontre, à laquelle participèrent Duncan Corcoran et John Makenzie, des chantiers navals de la Clyde, Frank Abbot, de l'aéroport de Londres et moi-même, eut lieu dans la salle du Conseil d'administration et dura une heure et demie. Cet homme était le type même du patron ! Il nous parla de ses ouvriers, pour lesquels il avait construit des maisons, des hôpitaux, des parcs, mais, nous dit-il, « les gens ne semblent pas apprécier ce que nous faisons pour eux ». Je bouillonnais intérieurement. Quand donc les patrons comprendront-ils que les ouvriers, qui tiennent à leur dignité, n'accepteront jamais ce paternalisme douteux ? Nous avons besoin d'employeurs révolutionnaires qui nous mettent au défi d'assumer nos responsabilités de travailleurs. L'homme cultivé, formé à Oxford, qu'était ce patron n'avait jamais rencontré auparavant des hommes qui lui aient dit les dures vérités que nous lui fîmes entendre ce jour-là.

Mon ami Makenzie, qui est président de syndicat depuis six ans, parla clair et net. En tout cas, le patron, se redressant sur son siège, demanda soudain : « Que me reste-t-il à faire maintenant ? — Eh bien ! répondit Makenzie, il faut que l'on fasse preuve d'humilité. Je ne pense pas que ce sera vous dans l'état actuel des choses. Je pense que le syndicat fera le premier pas. Je pense aussi qu'il faut reprendre le travail et tout reconstruire à partir de là ».

Nous nous sommes séparés là-dessus. Le lendemain, nous avons à nouveau rencontré le chef syndicaliste et, avec lui, nous avons cherché dans le silence ce qu'il fallait faire. Il eut la pensée de dire aux autres secrétaires syndicaux mandatés pour les négociations de reprendre le travail, puis de rechercher un terrain d'entente.

Le jour suivant, je lisais dans les journaux qu'un accord avait été signé et que le travail avait repris. De tout mon cœur, j'aspire à ce que patrons et ouvriers prennent conscience de tout ce que nous devons faire ensemble dans le monde. Car il existe un remède et nous avons à le faire passer partout.

## Intéressant débat patrons-ouvriers

### à la télévision suisse

Face à face, deux représentants patronaux : MM. Dubois et Sordat ; deux syndicalistes : MM. Suter et Mugny. Sujet : « Que faut-il entendre par la participation ? » « C'est une idée générale et généreuse, affirme d'emblée M. Sordat, secrétaire de la Fédération des syndicats patronaux du canton de Genève. Chacun l'interprète à sa façon, en partant de la formation des cadres pour aller jusqu'à la cogestion et la collectivisation. »

— Pardon, réplique M. Suter, secrétaire de la Fédération des ouvriers sur métaux et horlogers de Genève, c'est un terme qui recouvre quelque chose de profondément humain qui s'exprimerait par des structures, qui sont encore à définir, mais qui permettront aux travailleurs de se dépasser, de se comprendre, de se réaliser sur place.

Pour M. Dubois, qui est secrétaire patronal de la métallurgie suisse, ce terme ne recouvre rien de nouveau ; c'est un autre nom pour ce qui a déjà été réalisé avant la guerre lors de la signature des conventions de la « Paix du travail », en 1953, en Allemagne, avec la « Mitbestimmungsrecht ». Pour le représentant patronal, il s'agit avant tout d'une question de relations humaines « qui ne se laisseront jamais codifier ».

— D'accord, remarque M. Suter, les relations humaines sont primordiales, mais la politique du « patron qui vient tous les matins serrer la main de ses ouvriers » peut être un dangereux paravent. Si nous ne bâtissons pas des structures qui garantissent « la liberté des servitudes de la misère » nous serons les esclaves d'un pragmatisme dangereux. Ce que nous aimerions, c'est être consultés, et non pas seulement informés des décisions prises à notre sujet.

— Et que faites-vous, demande M. Mugny, conseiller national et secrétaire de la Fédération chrétienne des ouvriers sur métaux, pour assurer le plein-emploi, domaine qui inquiète fortement les travailleurs ? Nous

avons l'impression que si nous pouvions aller plus loin que toutes les assurances sociales actuellement acquises et nous sentir plus concernés par la marche de l'entreprise, nous pourrions être aussi plus responsables.

Après une « passe d'armes » assez vive au sujet de la fixation des salaires, on entendit rappeler par le représentant patronal que des structures pour régler les conflits existaient depuis 1937 et qu'elles fonctionnaient à la satisfaction de tous. Mais on ne pouvait s'empêcher de penser qu'il fallait davantage aujourd'hui qu'un rappel des grandes actions positives du passé pour satisfaire la soif de renouveau qui se manifeste partout.

Replaçant la discussion sur le bon terrain, M. Suter a parfaitement exprimé, à notre sens, ce qu'il fallait dire : « Nous aimerions pouvoir toucher un peu au gouvernail, non pas dans une codécision absolue, qui présuppose des connaissances que beaucoup de travailleurs n'ont pas, mais dans une construction commune en vue de satisfaire les besoins des hommes et non plus pour réaliser des bénéfices. Si nous nous fixons ce but-là, nous trouverons bien les moyens, ensemble, de le réaliser. »

En terminant, M. Sordat se félicita de l'accord passé tout récemment dans les arts graphiques suisses, selon lequel les employeurs ont l'obligation d'informer leurs ouvriers de tout changement dans leurs méthodes de production avant de prendre des décisions définitives.

Intéressant débat en vérité. Ce qu'il manquait : une prolongation des idées de M. Suter vers les besoins du monde. La participation ne devrait pas se limiter au domaine de l'entreprise ; elle devrait libérer des forces permettant aux hommes engagés dans l'industrie de mieux faire face à leurs responsabilités vis-à-vis du pays et du monde.

P.-E. D.

Désirez-vous un produit **Just** ?  
Téléphonez au dépôt **Just**  
Lausanne 021-28 07 69  
Livraison rapide à domicile




Voire fournisseur de fenêtres normalisées



**FABRIQUE DE FENÊTRES SA**  
**6110 WOLHUSEN**  
Tél. (041) 87 12 29  
Stocks importants

### Ce qu'on en pense à l'Est de l'Europe

QUAND, dans ces premiers jours d'automne 1968, on voyage en direction de l'Europe orientale, on s'aperçoit immédiatement qu'il s'est passé quelque chose de bouleversant. Les événements de Tchécoslovaquie ont ouvert un nouveau chapitre de l'histoire européenne d'après-guerre.

Personne, ou presque, ne se hasarde encore à préciser le contenu de ce nouveau chapitre. Mais les propos qui suivent, résultat d'entretiens dans les rues et les cafés de Vienne, dans les bureaux des rédactions et des ministères à Belgrade, éclairent quelques aspects de la question.

Un fonctionnaire yougoslave m'a dit : « N'est-il pas effrayant de constater que nous en sommes venus à ce qu'un Etat socialiste occupe un autre Etat socialiste ? »

Et voilà d'autres remarques, saisies au gré des conversations. Un juriste autrichien : « On discute ici de la guerre, comme si c'était quelque chose de courant et presque de normal. » Un ingénieur tchèque : « La libéralisation est acquise. Mais nous autres Tchécoslovaques, ne recherchons-nous pas parfois certaines choses propres à l'Occident qui manifestement ne l'ont pas aidé lui-même à avancer ? » Un journaliste yougoslave : « Le maintien de l'unité du peuple tchécoslovaque, voilà aujourd'hui le véritable champ de bataille. » Un professeur tchèque : « J'espère que les souffrances de mon peuple tireront l'humanité de son rêve. »

Qu'ont pensé les Tchèques des réactions produites par l'intervention russe dans les pays occidentaux et des mesures prises par

ceux-ci ? Les résultats du vote au Conseil de sécurité ont été commentés avec passion et les pays qui n'ont pas eu le courage de voter contre l'agression ont profondément déçu.

Certes, l'attitude sans équivoque de la presse européenne et, dans plus d'un pays, des gouvernements et des partis d'opposition, ont réellement raffermi le courage du peuple tchécoslovaque pendant les jours les plus difficiles. Le discours de M. Spühler, président de la Confédération suisse, et les prises de position de vingt-six conseillers nationaux de tous les partis au cours du débat de politique étrangère à Berne, ont eu le même effet.

Les Tchèques que j'ai rencontrés se sont montrés d'ailleurs très sensibles aux mesures rapides prises par les autorités helvétiques pour accueillir les réfugiés éventuels.

#### Que pouvons-nous faire ?

Au cours de mes conversations avec eux, je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que nous pourrions faire pour leur venir en aide dans les circonstances actuelles. En Yougoslavie, en particulier, mes interlocuteurs insistaient sur le fait que le renforcement de l'OTAN à lui seul ne procurerait pas le soutien désiré. Evidemment, disaient-ils, l'unité et la fermeté de l'Ouest ont une importance décisive, mais les mesures militaires ne sont pas l'essentiel. De même, renoncer à organiser les relations culturelles et économiques sont considérées comme des mesures de protestations momentanées, sans aucun effet positif durable. La Yougoslavie par

ALBERT **HELD** & Cie S.A.  
MONTREUX

Maison fondée en 1864

Portes insonores — « Accordéon »

Fenêtres bois et bois + métal

Boiseries soignées

Bureaux de direction

Agencements de magasins, de café, de restaurants, etc.

exemple ne peut pas se permettre de rompre ses relations commerciales avec l'URSS d'un jour à l'autre. Si bien qu'au cours de notre visite, à Zagreb et à Belgrade, alors que l'on mettait en garde la population civile contre une attaque possible de l'armée rouge, nous avons pu constater la présence de plusieurs délégations économiques soviétiques.

Autre point important : si le désir de libéralisation s'accompagne du désir d'augmenter les biens de consommation, cela ne signifie aucunement que l'on veuille remplacer des structures politiques généralement condamnées par la démocratie occidentale. Ceci revient à dire que malgré la déception causée par l'URSS, les peuples de l'Est n'ont aucune envie de vivre comme nous !

#### Nos paroles ne les convaincront pas

En fait, le profond désenchantement que l'on constate si fréquemment à l'Est provient du fossé qui s'est creusé entre la théorie et la pratique. Plus ce fossé s'élargit, dans la vie privée comme dans la vie publique, plus ce désenchantement s'aggrave. Et le fossé analogue qui existe dans la vie de l'Occident ne fait qu'augmenter le désespoir.

Ainsi l'aide la plus urgente à apporter à l'Europe de l'Est est-elle la perspective d'une nouvelle société qui se traduit dans les faits. Des solutions concrètes à des conflits comme celui du Jura et du Haut-Adige parleraient plus haut que toutes les déclarations en faveur de la liberté. Des exemples pratiques de relations nouvelles dans l'industrie, des réponses aux problèmes raciaux montrant qu'il existe un remède à la haine et l'affirmation de nouveaux objectifs de la part des représentants de la jeunesse, auraient le même effet, car toutes ces questions se posent en termes tout aussi brûlants en Europe orientale. Si l'on réussit ainsi à donner aux peuples de l'Est le sens qu'une société nouvelle est réalisable malgré tout, ce serait peut-être le meilleur moyen — même si ce n'est pas le plus facile — des les aider à traverser les jours les plus sombres de leur histoire.

PIERRE SPOERRI



Une famille tchèque à la gare avant son départ vers un pays d'Occident. Qu'espèrent-ils de la nouvelle vie qu'ils trouveront ici ? C'est l'une des grandes questions que nous pose « l'automne de Prague ».

# Pas de fauteuil pour Luigi Longo

par notre correspondant à Rome

Ces jours-ci, alors que la crise ouverte au sein des partis communistes par les événements tchécoslovaques est loin d'être résolue, beaucoup d'observateurs se demandent si le parti communiste italien pourra — ou voudra — rompre, ou pour le moins distendre, ses liens avec Moscou.

Certes, dans les mois qui viennent, il sera intéressant de suivre les mouvements de Luigi Longo, 68 ans, chef du communisme de la péninsule. On m'a chuchoté à l'oreille qu'un groupe de communistes de l'Italie méridionale voudraient offrir à Longo pour son prochain anniversaire un fauteuil à bascule. Vous savez, un de ces sièges confortables qui invitent à la sieste et encouragent le sommeil. Je ne sais si l'anecdote est vraie, mais en ce qui me concerne, j'espère vivement que Longo saura résister à la tentation de l'oisiveté.

Que s'est-il passé lors des journées dramatiques d'août dernier ? Lorsqu'éclate la nouvelle de l'invasion, Longo se trouve à Moscou, en vacances. Il saute dans le premier avion pour Paris où l'attendent, impatients, les dirigeants du parti communiste français.

De retour à Rome, Luigi Longo déclare que seul le retrait des troupes d'occupation pourrait empêcher une périlleuse désagrégation de la situation et de nouvelles divisions au sein du mouvement communiste international.

Dès les premiers jours d'occupation de la Tchécoslovaquie, le parti communiste italien a fait tous les efforts dialectiques pour motiver sa désolidarisation de l'action militaire soviétique, et, par voie de conséquence, son appui au « nouveau courant » tchécoslova-

que. Face aux masses populaires désorientées, et face aux « pontes » du Kremlin, cet acte témoignait d'un courage indéniable. Ce courage est signé avant tout Longo.

Certains murmurent, il est vrai, dans les rangs mêmes de son parti, que le « grande vecchio » fait des pas à reculons. D'autres critiquent son immobilisme. J'espère quant à moi que Longo, après une vie au service d'une idée, fera des pas en avant sur le chemin d'une révolution plus vaste. Et il est le genre d'homme à le faire. Avec son air bonasse, il est de ceux qui sauront se faire pardonner leurs nombreuses erreurs, leurs manquements et leurs défauts.

Sa volonté au service du parti a été de fer. Récapitulons : ancien militant socialiste, il fut parmi les dirigeants du mouvement communiste avant l'avènement du régime fasciste. En exil, il fut, dès 1933, membre de la commission politique du « Comintern » à Moscou ; en Espagne pendant la guerre civile, inspecteur général — sur les fronts de bataille — de la brigade internationale qui regroupait l'élite révolutionnaire mondiale ; en Italie, pendant le dernier conflit, sous-commandant des forces de la résistance contre les occupants nazis. Enfin, à la mort de Palmiro Togliatti, Longo devient secrétaire du parti communiste italien. Dites-moi si, pour remettre le monde en ordre, on peut se passer d'un homme comme lui ! Et c'est pour cela — Longo s'en sera douté — qu'une invite se dissimule entre ces lignes.

Alors, camarades, pas de fauteuil à bascule !

FRED LADENIUS

Devant le petit écran

## A l'ORTF, les trois âges

Devant nous, trois personnes du même métier, en l'occurrence celui d'avocat : un licencié qui s'est battu sur les barricades et qui prêtera serment dans dix jours, un avocat de 40 ans bien lancé dans les affaires, et le vieux et sympathique bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris. Thème : comment concevez-vous votre métier ? Ce fut, pendant une heure palpitante, les images du conflit des générations actuelles entre l'idéal mal défini, le réalisme de la vie et le bon sens imposé par l'expérience. Cette série sur les professions libérales cherche à analyser les raisons de la révolte de mai. Elle mérite d'être suivie.

A l'étudiant on avait envie de demander de préciser sa pensée. C'est vraiment trop facile de tout remettre en cause sans savoir par quoi on le remplacera.

L'avocat de 40 ans, bien établi à première vue, auprès d'une clientèle intéressante, s'est intégré par son travail et son énergie dans une étude et une carrière qui ont réussi et qui l'occupent pleinement. Aux yeux des plus jeunes, il fait déjà partie de « l'ordre établi », qui a besoin d'être transformé pour l'humaniser.

A M. le bâtonnier, enfin, on sait gré d'avoir apporté de l'humour, de la pondération et une certaine hauteur de vue. Les hommes de sa génération ont connu deux guerres, ont beaucoup souffert. Leur expérience est précieuse, non pas pour maintenir un système, mais pour créer des conditions de vie meilleures pour tous. Au sommet de leurs carrières, le monde a besoin d'eux pour innover, non pour maintenir. Les jeunes les suivront s'ils sentent en eux cette volonté-là.



### UNE NOUVELLE COLLECTION : LES CAHIERS DE LA TRIBUNE DE CAUX

Premier fascicule

L'histoire des débuts du Réarmement moral  
racontée par celui qui l'a vécue

Une brochure de 16 pages

Prix : 1 franc (réduction par quantité)

Adressez vos commandes à :

Service des publications

du Réarmement moral, 1824 Caux

### TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

1824 Caux

Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France : Fr. 20.— à verser par mandat  
de versement international

Prix spécial pour étudiants :

Suisse : Fr. 9.—

France : Fr. 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

garage de bergère

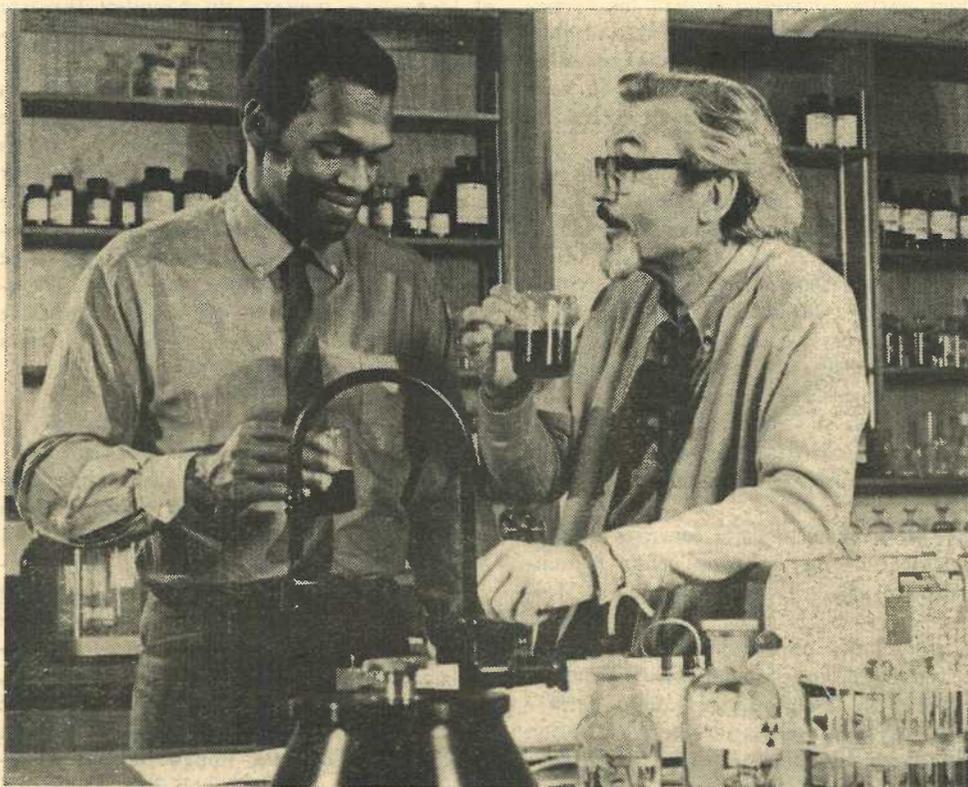


vevey

Telephone 51 02 55

## Happy Deathday — On tourne!

Ainsi que nous l'avons annoncé dans un précédent numéro, le tournage en couleurs de la dernière œuvre de Peter Howard a commencé dans un manoir de style Tudor de la région londonienne. Les prises de vues dureront cinq semaines et le film doit être terminé pour le début de 1969. Le coût total de la réalisation est estimé à 450 000 francs. Jusqu'à présent, 276 000 francs ont été récoltés en Europe, en Amérique et jusqu'en Afrique. Pour compléter le financement, les réalisateurs ont préparé notamment une série de lectures de la pièce dans différentes villes de Grande-Bretagne ainsi que des projections de gala d'autres films de Peter Howard dans divers pays. Jusqu'à fin octobre ils espèrent recevoir des dons s'élevant à 100 000 francs supplémentaires qui leur permettront d'entreprendre les travaux de montage. Il faudra trouver encore 70 000 francs pour développer les premières copies. En Suisse, les dons peuvent être versés au CCP 10 - 27408, Equipe médicale européenne, Lausanne.



## EUROPE!

**Aller et retour  
le même jour entre Genève  
et les villes suivantes :**

DUSSELDORF - FRANCFORT - MUNICH - STUTTGART  
HAMBOURG - VIENNE - MILAN - ROME - PARIS  
BRUXELLES - LONDRES - BALE - ZURICH

**Voyages privés - Voyages d'affaires  
Partir le matin et rentrer le soir**

Tous renseignements, réservations et billets  
auprès de votre agence de voyage IATA ou de

**SWISSAIR**



Genève, tél. (022) 31 98 01